

Michèle GARANT, Professeur aux FUCaM et à l'UCL

Je suis née dans une région de frontières: la Gaume - entre le Grand-Duché de Luxembourg, la France, et non loin de l'Allemagne; à mon avis, cela n'est pas indifférent à certains de mes choix. Depuis des siècles, mes ancêtres ont vécu dans les mêmes villages, et je suis plutôt fière de cette appartenance, mais cela ne m'a jamais suffi. Être à la fois d'une région frontalière et par ailleurs appartenir à une famille où tout le monde provient de la même racine m'a sans doute conduite à être souvent frontalière dans mes activités.

Dans ma vie, le PMS a eu une influence certaine: maman aurait souhaité que je sois régente ménagère, profession très honorable au demeurant; moi je me voyais enseignante en français ou en langues modernes. Dans l'école moyenne que je fréquentais, j'ignorais les autres orientations. Sur le conseil du centre, j'ai poursuivi en scientifiques A. Au terme du secondaire, je rêvais d'étudier la philosophie mais, dans mon milieu, on ne faisait pas la philo. Mon deuxième choix était la psychologie mais il n'y avait guère de débouchés, disait-on déjà; aussi m'a-t-on conseillé de choisir les sciences de l'éducation, ce que j'ai fait. Cependant, en poursuivant les sciences de l'éducation, j'ai suivi le baccalauréat en philosophie, puis en travaillant au terme des sciences de l'éducation, j'ai étudié et présenté les examens de licence en psychologie.

Les études en sciences de l'éducation m'ont plutôt déçue; heureusement, les cours à options permettaient d'aller voir ailleurs. En effet, en pédagogie à l'époque, le milieu de l'école n'était pas pris en considération, et pas davantage l'éducation permanente. Aujourd'hui, les sciences de l'éducation ont un caractère interdisciplinaire: elles prennent en compte les recherches relatives, par exemple, à la construction des apprentissages et de la motivation, à l'influence du contexte et des groupes d'appartenance dans le rapport au savoir, à l'efficacité et à l'équité dans l'enseignement...

De l'université à l'école...

À l'issue de mes études en sciences de l'éducation, j'ai travaillé trois ans en PMS. Les normes et les exigences qui y étaient appliquées ne me paraissaient guère compatibles avec un travail en termes de projets et de partenariats avec les écoles. Si la situation avait été différente, peut-être serais-je restée là... Ensuite, j'ai cherché un travail dans l'enseignement, que j'ai trouvé à Sainte-Marie à Bruxelles et aussi au Parnasse,

dans le supérieur social. Dans ces deux écoles supérieures, je me plaisais beaucoup. Après trois nouvelles années, on m'a proposé la direction, des deux côtés à la fois. J'ai choisi Sainte-Marie, qui représentait à mes yeux un défi plus grand: il fallait à la fois diriger le secondaire et le régendat. Après sept ou huit ans, le régendat ayant été restructuré avec l'ensemble du supérieur pédagogique, je suis restée à la direction du secondaire technique et professionnel. J'avais été nommée assez jeune à la direction - j'avais 27 ans - portée par des collègues qui avaient interpellé le Pouvoir organisateur pour demander que la direction soit confiée à quelqu'un "de l'intérieur", ce qui présente par ailleurs à la fois des avantages et des inconvénients. Ces années ont été pour moi des années magnifiques: j'ai beaucoup aimé organiser, travailler avec des équipes, gérer des projets, participer par exemple à la réforme de l'enseignement professionnel. Je dois dire cependant que ce qui m'a permis de trouver la manière et le plaisir de gérer une école, ce ne sont pas mes études, mais mes expériences en mouvements de jeunesse: la JEC, et surtout l'animation de camps à Jeunesse et Santé!

Après sept ans, j'ai demandé à mon PO de pouvoir bénéficier d'une année sabbatique, ce qui n'était absolument pas prévu dans les réglementations à l'époque: j'avais épargné, et je suis allée en Amérique latine faire un parcours "routard", pour vivre autre chose, moi qui n'étais jamais sortie du monde éducatif. À mon retour, j'ai retrouvé ma place de directrice et, après sept autres années, j'ai éprouvé le besoin de réfléchir davantage sur le travail de direction. J'ai voulu prendre du recul après presque quinze ans de pratique, je ne me sentais pas assez nourrie professionnellement et intellectuellement. J'ai cherché une niche à l'université où je pourrais faire ce parcours pas trop classique, et je l'ai trouvée chez Michel BONAMI et Jean-Marie DE KETELE. J'y ai fait un doctorat en psychologie sur la gestion scolaire.

De l'école à l'université...

J'ai terminé le doctorat au terme de trois années de congés sans solde, pendant lesquelles j'ai dû chercher du job "alimentaire". J'ai trouvé assez facilement, entre autres quelques missions à l'étranger. Cette expérience m'a apporté l'assurance que des compétences acquises dans le monde scolaire et associatif - dynamique des groupes, vidéoformation, communication, formation - peuvent être parfaitement utilisables dans le monde de l'entreprise. À la fin de mon doctorat, j'ai postulé à la fois à Louvain et aux

FUCaM, où des postes étaient vacants, et j'ai eu la chance d'être retenue. C'était pour moi l'occasion, avec une autre posture, d'avoir (en principe) du temps pour continuer à réfléchir et à étudier, et peut-être me disais-je, influencer autrement les choses.

Si je n'ai jamais eu un "plan de carrière", j'ai toujours su, par contre, ce que je ne voulais pas. Rétrospectivement, je m'aperçois que j'ai fait des choses diverses, mais avec du recul, il me semble y trouver néanmoins une cohérence interne. Celle-ci consisterait à essayer de travailler comme agent de changement dans le monde socio-éducatif, et à toujours le faire avec d'autres, et de préférence de manière pluraliste (Équipes de Marcel HICTER au Ministère de la Culture, atelier de pédagogie sociale Le Grain, Confédération Générale des Enseignants, École des Parents et des Éducateurs...). Le fait d'avoir réfléchi avec d'autres pour le plaisir et par conviction fait qu'à un certain moment, des nouvelles opportunités se dégagent.

Aujourd'hui, je travaille dans deux universités, ce qui me plaît beaucoup parce qu'elles n'ont pas les mêmes qualités, ni les mêmes limites; elles sont complémentaires. Des deux côtés, je dois exercer la triple mission d'un professionnel universitaire: enseigner, faire de la recherche - sans toujours disposer du temps nécessaire - et, troisième mission, assurer des services à la société. Il s'agit pour moi d'équilibrer ces trois aspects puisqu'ils se nourrissent les uns les autres - même si la légitimité de la recherche reste la plus grande dans le milieu universitaire.

J'y travaille avec des jeunes, et surtout avec des adultes (FUCaM horaire décalé, FOPA). Travailler avec des interlocuteurs adultes apporte énormément, autant que cela remet en question. Un volet de mon travail consiste aussi à travailler avec des partenaires étrangers, et à appuyer une ligne de formation et de recherche avec des pays d'Amérique latine (après avoir passé quelques congés à étudier l'espagnol...).

Des moments-charnières

Quand j'ai quitté le PMS, je vivais un sentiment d'échec, c'était le premier échec de ma vie professionnelle. Cela me conforte dans l'idée d'un nécessaire accompagnement des débuts de carrière par un tutorat professionnel. Quand on commence à travailler, il est normal qu'on ne soit pas immédiatement "rentable", surtout lorsque les études ne comportent pas de stages, ce qui était le cas à l'époque. Il y a vraiment une perte d'énergie imputable à l'absence de dispositifs d'accompagnement. Or, souvent les jeunes enseignants - mais c'est vrai également pour les autres professions - sont pétris de bonne volonté.

Une autre rupture a été le moment où j'ai osé - aujourd'hui, ce n'est vraiment plus considéré comme audacieux - prendre une année sabbatique. Mes parents me disaient: "On risque d'être morts quand tu seras de retour". Cela a pour moi été important de me dire: "Je pars un an, toute seule, sans savoir où".

C'est une expérience qui a été capitale, sans que cela se soit nécessairement vu. En rentrant, je disais bonjour de la même façon, j'avais les mêmes habitudes, mais à l'intérieur j'étais différente. La leçon pour moi, c'est que si, comme dit l'adage systémique, on peut changer en "continuant à faire du même", on peut aussi avoir l'air de faire la même chose en vivant autrement.

Une autre leçon m'est venue de ce premier séjour en Amérique latine. Durant mes premières années de direction, j'agissais en essayant d'être en empathie avec mes interlocuteurs: jeune avec les jeunes, prof avec les profs, etc. La leçon que j'ai eue là-bas, implicite et explicite, c'est: "Tu n'es pas comme nous, tu n'as pas la même peau, tu es différente". Ce n'est qu'en s'acceptant différent qu'on peut commencer à communiquer vraiment. À mon avis, ce principe constituerait un indicateur de professionnalité, par exemple pour les directeurs qui doivent s'accepter différents des enseignants pour jouer pleinement leur rôle.

Une troisième expérience significative, c'est de travailler dans le Mouvement Ouvrier Chrétien. Je termine actuellement mon mandat de Présidente du MOC de Bruxelles, et j'apprends beaucoup du contact régulier avec des personnes formidablement engagées dans les diverses organisations: syndicats, mutualités, vie féminine, solidarité mondiale, équipes populaires, formation, etc. Pour moi, cet engagement contrebalance utilement la vie universitaire, permet de se rendre compte des questions sociales qui se posent au quotidien, des iniquités, et cela me conduit aussi à devoir "traduire" d'un monde à l'autre dans les deux sens.



Pendant mon parcours professionnel, je n'ai jamais eu un "maitre"; ce sont davantage des petites choses mises bout à bout qui m'ont fait changer. À l'université, c'est un professeur comme le philosophe Jean LADRIÈRE qui m'a le plus frappée. J'ai admiré la puissance d'analyse dont il a toujours fait preuve, en même temps que d'une modestie incroyable et une très grande écoute.